

L'ENVERS DE LA PELLICULE

Un film comme il s'en fait peu.
Et pour cause. Un film qui raconte « sans
tricher » le quotidien des femmes de Sudbury



pendant cette longue grève des mineurs
de l'Inco en 1978-1979.
Line Chamberland a rencontré Sophie
Bissonnette et Joyce Rock, co-réalisatrices
d'Histoires de femmes.
À ne pas rater cet automne.

Multicultural History Society of Ontario

Joyce Rock : C'était notre premier long métrage à chacune. Quand nous sommes parties à Sudbury, nous pensions tourner un film d'une demi-heure. Nous sommes restées cinq mois. Certaines fois, on avait de la pellicule d'avance. D'autre fois, non. On prenait des risques. Il fallait aller chercher de l'argent à droite et à gauche (surtout à gauche !), de petites sommes à chaque fois. Bref des conditions techniques minimales¹.

Sophie Bissonnette : Attendre d'avoir réuni les moyens financiers et techniques suffisants pouvait nous faire rater l'occasion. Notre fatigue, notre manque d'argent, la tension due à l'incessante recherche de fonds transparaisent dans le film. Par contre, nous n'aurions jamais pu tourner le même genre de film avec une équipe de professionnels. On discutait et on décidait ensemble des orientations et des choix à prendre. On vivait dans les familles des grévistes, ce qui nous donnait un point de vue privilégié, une proximité très grande de ce qu'on filmait. Cette disponibilité, c'est ce qui manque à des institutions comme l'O.N.F. ou Radio-Québec ; elles sont incapables de faire ce genre de film.

J. R. : Les organismes qui subventionnent le genre de cinéma que nous faisons exigent que nous investissions nos salaires dans le film et on accepte pour obtenir la subvention. C'est fou ! Eux ne sont pas prêts à entreprendre ce type de film, mais ils veulent que quelqu'un les fasse pour rien. La critique sociale, ça ne leur coûte pas cher, et ils seront ravis de voir leur nom au générique si jamais le film a du succès ou remporte un prix. Les cinéastes engagés fonctionnent dans ces conditions pendant des années. Cela participe de la mauvaise tradition de « se sacrifier » pour la cause. On se fait avoir. Mais on doit accepter parce que sinon, on ne fait pas de film².

« IL Y A DES CHOIX À FAIRE, DES MOMENTS OÙ IL FAUT S'EN ALLER MÊME SI L'ON RISQUE DE MANQUER LA SCÈNE CRUCIALE, CELLE OÙ TOUT EST EN TRAIN DE SE DIRE... »

S. B. et J. R. : En restant là-bas plusieurs mois, on s'est retrouvées coupées de nos propres vies. Tenir compte de son vécu personnel, c'est important pour soi, pour ne pas se brûler, mais ça joue aussi au niveau des rapports qu'on développe avec les gens que nous filmons : respecter leur vie, comprendre leur fatigue le soir, ne pas leur imposer des schémas de productivité sous prétexte que nous-mêmes travaillons comme des folles. Bien des cinéastes politiques ne se préoccupent pas de ça.

S. B. : Le film ne porte pas sur la grève, ni sur le comité des femmes en tant que tel, mais plutôt sur les tensions que vivent les femmes du fait de leur implication dans la

grève. C'est d'ailleurs ce qui a représenté le problème majeur au tournage et au montage. Comment filmer les préoccupations les plus aiguës mais qui ne s'expriment que par bribes, de façon informelle et hors du champ de la caméra? Comment montrer les tensions entre maris et femmes sans tomber dans les affaires à scandale? Il y a des choix à faire, des moments où il faut s'en aller même si l'on risque de manquer la scène cruciale, celle où tout est en train de se dire... D'ailleurs, je savais que les femmes refuseraient de se voir présentées ainsi. Leur méfiance vis-à-vis des médias est énorme. Si nous, nous savions ce que le film allait donner, elles par contre l'ignoraient. C'est au montage que nous avons essayé de faire ressortir ce genre de tensions, mais cela reste à lire entre les lignes. Il y a aussi les problèmes de qualité cinématographique : par exemple, on tourne dans des cuisines exiguës qu'il est difficile d'exploiter visuellement.

J. R. : Martin Duckworth, le troisième co-réalisateur de l'équipe, a 15 ans d'expérience derrière lui. Sa place à la caméra lui a donné un pouvoir énorme. Il nous fallait répéter tout le temps que nous ne faisons pas un film sur la grève mais sur les femmes. De plus, faire du cinéma féministe, ce n'est pas seulement une question de contenu, cela implique aussi le genre d'images, de son...

« QUAND ON FILME UNE RÉUNION DE CUISINE, LES FEMMES NE FONT PAS QUE PARLER. ELLES VONT ET VIENNENT POUR S'OCCUPER DES ENFANTS. SI ON ARRÊTE LA CAMÉRA CHAQUE FOIS QU'ELLES SONT DÉRANGÉES, ON PASSE À CÔTÉ DE CE QU'ELLES VIVENT. »

J. R. : Il faut désapprendre beaucoup de choses, découvrir une vision du monde qui nous soit propre. Le documentaire est devenu un genre poli, paresseux. Il faut en bousculer les normes rigides.

S. B. : Nous avons voulu faire un film dérangeant, pour éviter que les gens quittent la salle en disant « tout va bien, la lutte des classes continue, la lutte des femmes continue et mon dieu qu'il y a du monde extraordinaire pour s'occuper de ça ! » Nous ne voulions pas non plus qu'ils ou elles gardent un sentiment d'impuissance devant le pouvoir de si grosses compagnies, devant ces luttes toujours à recommencer. Nous voulions que le film dérange les spectateurs-trices dans leur propre vécu, qu'il déplace quelque chose dans leurs vies. D'ailleurs, ils ou elles n'aimeront peut-être pas ça... Le milieu du cinéma est orienté vers le succès : un film réussi permet d'en faire un autre. Mais il faut aussi prendre des risques, expérimenter et je regrette que nous n'ayons pas été assez loin dans cette voie.

J. R. : Il est probable que certains militants vont éviter le côté dérangeant du film en classant ces femmes comme « femmes de mineurs », c'est-à-dire des femmes fortes, conscientes, qui savent ce qu'elles veulent. Les femmes de Sudbury elles-mêmes ont demandé qu'on ne les présente pas comme des héroïnes. Et on n'a pas triché. Ce qui est là, c'est ce qu'elles nous ont donné.

Propos recueillis par Line Chamberland

1. Depuis la fin du tournage, le film est co-produit par Nicole et Arthur Lamothe des Ateliers Audio-visuels du Québec, et par Radio-Québec. L'Institut du cinéma québécois a contribué et Martin Duckworth a reçu une bourse du Conseil des Arts.

2. Par ailleurs, nous avons tenu à payer les techniciens que nous avons engagés.